

WINCKELMANN ET LA RELIGION

par

*Édouard POMMIER**

S'il plaisait à la divinité de se révéler sous cette forme aux mortels ; le monde entier tomberait en adoration à ses pieds..."¹

"Mais pourquoi je ne retrouve donc pas dans le recueil de Hanovre mon cantique préféré : Je chante à toi, Seigneur, du coeur et des lèvres, Tu es la lumière de mon cœur"².

Puisqu'il s'agit du même Winckelmann, quel est donc le véritable ? L'auteur de cette première version de la description évocation de l'Apollon du Belvédère ? Ou l'auteur de la lettre du 23 janvier 1768 à un ami allemand³ ? Winckelmann qui rend son culte au dieu grec révélé dans la perfection d'une oeuvre d'art ? Ou Winckelmann, préfet des antiquités du Pape, qui, le matin, ouvre sa fenêtre sous les toits de Rome pour chanter un cantique luthérien ? Celui que Goethe⁴ appelait "ein gründlich geborener Heide" ? Ou le fils de la Réforme, resté secrètement fidèle sinon à la foi, tout au moins à l'église de son enfance ?

Car nous avons l'impression légitime que les deux phrases citées représentent bien deux pôles opposés et inconciliables. Ce n'est pas à la statue devenue un dieu que

* Inspecteur Général Honoraire des Musées de France.

Les citations de Winckelmann sont faites à partir des éditions suivantes :

a) correspondance

Johann Joachim Winckelmann, *Briefe*, éd. Walther Rehm et Hans Diepolder, t. I, Berlin, 1952 ; t. II, 1954 ; t. III, 1956 et t. IV, 1957 (cité Br.).

b) Histoire de l'art dans l'Antiquité, Dresde, 1764

Johann Joachim Winckelmann, *Geschichte der Kunst des Altertums*, Darmstadt, 1982 (cité G.K.A.).

c) les autres textes : J.J. Winckelmann, *Kleine Schriften. Vorreden. Entwürfe*, éd. Walther Rehm, intr. Helmut Sichtermann (cité K.S.), Berlin, 1968.

Sauf indication contraire, les traductions sont de l'auteur.

¹K.S., p. 275 ; cette phrase est extraite de la version dite du manuscrit de Paris (Bibliothèque nationale, fonds allemand, vol. 57). La première allusion de Winckelmann à cette description si célèbre, qui trouve sa forme définitive dans l'*Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, de 1764, apparaît dans une lettre de Rome, du 20 mars 1756 (Br. ; t. Ier, n° 135, p. 212-213) ; une version très élaborée, qui est presque littéralement celle de 1764, est annexée à une lettre d'août 1757 (Br., t. Ier, n° 184, p. 296-297). La version du manuscrit de Paris doit se situer entre mars 1756 et août 1757. La meilleure étude sur ce texte capital reste celle de Hans Zeller, *Winckelmanns Beschreibung des Apollo im Belvedere*, Zurich, 1955.

²Br., t. III, n° 931, Rome, 23 janvier 1768, p. 360.

³Il s'agit de Christian Gotlob Heyne (1729-1812), bibliothécaire du comte de Bruhl (1753-1763), puis de l'Université de Göttingen, où il est également professeur d'antiquité. Il remporte en 1778 le concours, lancé l'année précédente, par le margrave de Hesse-Kassel, Frédéric II, pour "l'éloge de Winckelmann".

⁴J.W. Goethe, *Winckelmann und sein Jahrhundert in Briefen und Aufsätzen*, Tübingen, 1805, éd. Helmut Holtzhauer, Leipzig, 1969, p. 215.

Winckelmann chante un cantique jailli du coeur. La coexistence de ces deux attitudes serait-elle donc source et expression d'une tension difficilement surmontable en raison d'une inquiétude, voire d'une angoisse bien éloignée des qualités esthétiques, mais aussi éthiques, que Winckelmann voit incarnées dans l'Apollon et qui lui inspirent l'hymne d'allégresse auquel il donnera sa forme définitive dans *l'Histoire de l'art dans l'Antiquité*⁵ ? Cette angoisse correspond-elle au vrai mystère de l'être qui s'abandonne, tantôt, (on n'ose écrire : en même temps) au lyrisme solaire du culte apollinien, tantôt à la joie vécue dans la lumière du Christ ? Mystère qui ne relève pas d'une analyse clinique, mais sur lequel il est permis de méditer quelques instants, en plaçant son existence, dont il ne faut pas oublier qu'elle se déroule dans le temps, sous le signe, qui ne se veut pas réducteur, de trois "situations" successives : la conversion au catholicisme ; l'intuition morale de l'art grec ; l'émergence du sentiment de la mort⁶.

La conversion, accomplie par la profession de foi catholique que Winckelmann fait dans la chapelle privée du nonce apostolique à Dresde, Archinto⁷, le 11 juin 1754, est peut-être l'épisode central autour duquel s'organise toute sa vie, sa vie intérieure, comme sa chronologie, les étapes de son cheminement et de sa carrière.

D'aucuns seraient tentés de dire que donner une telle importance à cet événement revient à poser un faux problème. Et ils pourraient se réclamer de l'autorité de Goethe⁸ : si Winckelmann s'est converti, c'est que le baptême donné par l'église luthérienne n'a jamais fait de lui un chrétien. Il est né et resté un païen. En adoptant cette position, Goethe se situe dans une tradition explicative de la grande rupture consommée en 1754 sur laquelle il convient de s'arrêter un instant. On possède en effet une série de témoignages apparemment concordants, qui présentent Winckelmann comme un indifférent et un opportuniste, pour qui le brusque changement de religion n'aurait pas dû soulever de grave conflit intérieur.

C'est ainsi que le surintendant luthérien W.G. Kleinow⁹ relate une scène curieuse qui se passe en 1751, à l'occasion d'un séjour de Winckelmann à Stendal¹⁰ : Kleinow, un soir, raccompagne chez lui son ami insomniaque et malade qui se met à errer dans le cimetière et manifeste tout à coup sa terreur à l'idée de la mort : "Vous n'avez pourtant, lui dit Kleinow, d'après vos opinions, rien à craindre, ni rien à espérer après la mort".

Cette première notation est corroborée par d'autres témoignages, plus détaillés. Celui de l'ami d'enfance, Uden¹¹, devenu le médecin de Stendal : indifférent à l'égard de toute religion, il aurait été contaminé par les écrits des libre-penseurs anglais : "C'est

⁵G.K.A., p. 364-366.

⁶Les deux études principales sur ce sujet : Werner Schultze, *Winckelmann und die Religion*, *Archiv für Kulturgeschichte*, XXXIV, 1952, p. 247-260 ; et Adolf Düppengiesser, *Der "gründlich geborene Heide". Religion, Theologie und Kirche bei Winckelmann*, Passau, 1981.

⁷Gérald Heres, *Winckelmann in Sachsen Ein Beitrag zur Kulturgeschichte Dresdens und zur Biographie Winckelmanns*, Berlin, Leipzig, 1991, p. 85-86, avec une image du document de la conversion.

⁸Cf. note 4. Edition française: Goethe, *Esquisse d'un Portrait de Winckelmann*, introduction et traduction de John E. Jackson, Neuchâtel, 1980, p. 51.

⁹Wilhelm Johann Georg Kleinow (1727-1798), pasteur, lié à Winckelmann depuis 1748.

¹⁰Dans une lettre du 26 octobre 1797 : Br., t. IV, n° 100, p. 180-181.

¹¹Konrad-Friedrich Uden (1719-1798), descendant d'une vieille famille de notables de Stendal, où il a passé sa vie comme médecin.

pourquoi il avait accepté si facilement de devenir catholique, parce qu'il y voyait son intérêt"¹².

Uden, qui avait sans doute éprouvé une réelle affection pour son compatriote, ne se veut pas malveillant. On ne peut pas en dire autant du document, publié en 1764, au moment où Winckelmann est au sommet de sa gloire, par le recteur de Seehausen, J.G. Paalzow¹³, très représentatif de ces petits fonctionnaires de l'église officielle luthérienne, enfermés dans la défense de leurs certitudes et la pratique de leurs vertus, mais à l'esprit besogneux et à la foi sans générosité, qui observent avec une envie hargneuse la brillante carrière romaine et la renommée internationale de leur ancien collègue et qui s'appliquent à insinuer que ce succès serait celui d'un hypocrite et d'un mécréant. C'est bien la revanche mesquine de ceux qui l'ont laissé partir pour Rome et qui osent écrire maintenant, comme Paalzow, qu'il doit précisément à son apostasie une partie de sa renommée. Tout le document¹⁴ tend à démontrer en effet qu'il n'a pas changé de religion, mais qu'il a abandonné toute religion. Il a toujours été particulièrement inattentif aux cours de théologie, il a toujours préféré les livres des anciens à la Bible, et il s'est tellement imprégné des écrits des ennemis de la foi chrétienne que, du doute à l'égard de la vérité, il est passé à l'indifférence ; le jour où il a demandé à Dieu de l'éclairer, il était trop tard pour qu'il accueille la lumière en lui ; son cœur endurci ne voyait plus dans la religion qu'un obstacle à l'accomplissement de ses projets.

Le fils de Kleinow ajoute une précision amusante : comme sa fonction officielle l'obligeait d'assister au culte du dimanche à Seehausen, il dissimulait dans son vêtement un Homère ou quelque autre auteur grec qu'il lisait en cachette pendant le sermon¹⁵.

Un autre témoignage dont l'auteur n'a pas été identifié, l'accuse d'indifférence, non seulement à l'égard des dogmes théologiques, mais même à l'égard de toute religion révélée¹⁶ : il était devenu un "Freygeist", un libre-penseur, "un de ces malheureux qui ne peuvent même plus croire à l'immortalité de l'âme".

Les textes alignés semblent corroborer le jugement de Goethe, qui a pu lire au moins le portrait écrit par Paalzow, mais qui ne donnait certainement pas au qualificatif de "païen né" la même nuance péjorative qui suinte à chaque ligne du texte du recteur de Seehausen. Mais quelle que soit la nuance que nous donnions au qualificatif de "paganisme", les explications de Goethe et des représentants du milieu luthérien dans lequel Winckelmann s'était formé, concordent pour faire de lui un sceptique, indifférent, sinon hostile, dont la conversion ne pouvait avoir aucun sens profond.

ooo0ooo

¹²*Br.*, t. IV, n° 104, p. 172 ; ce passage est emprunté à un récit de la vie de Winckelmann, par Uden, publié à titre posthume en 1806. Sur les liens de Winckelmann avec la libre pensée anglaise, cf. *Br.*, t. IV, n° 220, p. 381.

¹³Johann Gottlieb Paalzow (1709-1792), co-recteur de Seehausen en 1736, puis recteur en 1739. Retraité dès 1760 pour cause de surdité, il publie son article sur Winckelmann dans une revue de Hambourg-Altona en 1764.

¹⁴*Br.*, t. IV, n° 111, p. 182-189.

¹⁵*Br.*, t. IV, n° 110, p. 181-183 (document daté de 1798).

¹⁶*Br.*, t. IV, n° 116, p. 204. Le texte est publié dans une revue en 1770.

Il est temps, maintenant, d'écouter l'intéressé lui-même, et d'abord de préciser sa situation, dans les années qui précèdent l'abjuration du 11 juin 1754. Celui que son professeur, lors de son court séjour à Berlin, avait qualifié, en 1735, d'"homo vagus et inconstans"¹⁷, a trouvé une certaine stabilité administrative, grâce au poste qu'il avait sollicité et obtenu de bibliothécaire du comte de Büнау à Nöthnitz¹⁸ et qui lui offre une sécurité médiocre dont le revers est l'obligation de se consacrer au domaine dans lequel l'imposante collection de son maître avait acquis sa renommée : l'histoire de l'empire allemand, et en particulier de ses institutions, politiques et juridiques¹⁹. Même s'il en a dénoncé les tares²⁰, la discipline de la recherche érudite a été essentielle pour donner à Winckelmann une méthode de travail et une rigueur de pensée qui révéleront leur utilité lorsqu'il pourra les appliquer à d'autres domaines et les conjuguer aux acquis de ses connaissances en médecine et en histoire naturelle²¹. Mais Winckelmann n'a pas pris cette fonction de bibliothécaire par vocation mais bien plus pour échapper à la servitude de la direction d'une école de village à Seehausen²². Son statut intellectuel le situe dans un ailleurs qui n'a rien à voir avec la bibliothèque de Nöthnitz et qui a maintenant deux pôles. Le premier est celui de l'Antiquité, devenu, depuis les années de l'université de Halle, une véritable obsession : son témoignage rejoint ici celui de ses amis et détracteurs. Cette Antiquité est celle d'Homère, qu'il lit et relit et prend en note²³ ; ce n'est donc pas encore une antiquité de monuments ni de statues, mais celle du poète, de ses descriptions épiques, de ses images exaltantes, de son culte de la grandeur. Amené au grec par sa formation théologique, il y porte un intérêt qui va bien au-delà de la connaissance de la langue des Évangiles. C'est toute une civilisation qu'il découvre avec avidité et, déjà peut-être, avec nostalgie.

L'autre pôle, autour duquel se condensent ses rêves, c'est ce monde des beaux-arts dont il a la brusque et éblouissante révélation grâce à la situation géographique de Nöthnitz, qui lui permet de se rendre facilement à Dresde et de découvrir les chefs-d'œuvre de la peinture européenne de la Renaissance et du Classicisme, assemblés par les princes-électeurs de Saxe et installés, depuis 1745, dans un édifice spécialement aménagé où il reçoit l'autorisation de se rendre autant qu'il le souhaite²⁴. Des regards sans doute à la fois surpris et fascinés qu'il jette avidement sur les tableaux, de cette

¹⁷Wolfgang Richter, "Homo vagus et inconstans". Ein Urteil über Winckelmann, *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Rostock*, XVII, 1968 (Gesellschafts und Sprachwissenschaftliche Reihe, 7/8), p. 731-746.

¹⁸Heinrich von Büнау (1698-1762) est au service de l'électeur de Saxe, de 1717 à 1742, puis de Charles VII, de 1742 à 1745. Retiré dans son château de Nöthnitz, aux environs de Dresde, de 1745 à 1750, il entre ensuite au service du duc de Weimar, dont il est premier ministre de 1756 à 1759. Sa bibliothèque a été versée à la Staatsbibliothek de Dresde. Winckelmann est bibliothécaire à Nöthnitz de septembre 1748 à octobre 54.

¹⁹Sur cette période, voir le livre récent de G. Heres, ouvr. cité note 7.

²⁰Il écrit dans une lettre à Uden du 3 mars 1752 (*Br*, t. Ier, n° 81, p. 109-110) : "L'érudition est une chose qui rend les hommes insensibles".

²¹Sur cet aspect, voir l'article fondamental de Joseph Wiesner, Winckelmann und Hippokrates, Zu Winckelmanns naturwissenschaftlich - medizinischen Studien, *Gymnasium. Zeitschrift für Kultur der Antike und humanistische Bildung*, LX, 1, 1953, p. 149-167.

²²Sur la formation de Winckelmann et toute la période antérieure au départ pour Rome, il faut toujours consulter l'ouvrage irremplaçable de Carl Justi, *Winckelmann, Sein Leben, Seine Werke und Seine Zeitgenossen*, 3 vol., Leipzig, 1866-1872.

²³Konrad Kraus, *Winckelmann und Homer*, Berlin, 1935, et Wolfgang Schadewaldt, *Winckelmann und Homer*, dans *Hellas und Hesperien*, t. II, Zurich, 1960, p. 600-636.

²⁴Sur la galerie de Dresde et les visites de Winckelmann, G. Heres, ouvr. cité, note 7.

initiation facilitée par ses entretiens avec un peintre dont il devient l'ami, A. Oeser²⁵, Winckelmann tire l'ébauche d'une *Description* des œuvres d'art de Dresde²⁶, qu'il destinait sans doute à la formation du fils du comte de Büнау et qui reste inachevée (1752). Lui qui n'avait jusqu'ici connu les œuvres d'art qu'à travers quelques gravures²⁷, prend tout à coup conscience de l'inéluctable nécessité d'une contemplation directe pour trouver le chemin d'une compréhension de l'art ; et c'est à travers une citation évangélique, le "Viens et vois", de saint Jean I, 47, qu'il exprime sa nouvelle conviction²⁸.

La rencontre de ces deux pôles est décisive pour la destinée spirituelle de Winckelmann, elle mène à la fracture du 11 juin 1754, qui brisa sa vie en deux parts. Il faut imaginer cette jonction symbolique entre Homère, le compagnon de chaque instant, "le" poète, devenu pour lui une sorte de "Urbild" à la source de toute sensation et de toute création, et les tableaux de Dresde, image d'un monde resté étranger à son éducation luthérienne et dont il rejette déjà, en son for intérieur, la contrainte sociale et le pathétique excessif ; cette jonction qui s'opère au moment où il applique les disciplines de la recherche historique à une réflexion sur l'histoire universelle, qui prend la forme du brouillon, rédigé sans doute en 1754, d'une conférence qu'il n'a jamais prononcée²⁹ : l'histoire dont la mission morale est d'"arracher les masques", et d'abord ceux des princes³⁰. De cette rencontre entre Homère et les tableaux de Dresde naît l'intuition fondamentale qui trouve sa première expression, encore fragmentaire et maladroite, dans les *Pensées*³¹ de juin 1755 : non pas l'intuition que l'art a une histoire, mais que l'art s'inscrit dans un contexte politique, social, moral, culturel, géographique, qui possède, lui, une histoire, dont il devine, dès 1755, même s'il ne le publie pas (mais on a de cette date des notes manuscrites d'une audace et d'une clarté étonnantes)³², que le chapitre fondamental est celui de l'histoire de la liberté grecque³³.

Il s'agit dès lors, pour Winckelmann, en vertu du commandement évangélique du "Viens et vois", de remettre Homère en situation parmi les témoignages artistiques de l'Antiquité grecque, et inversement, en reconstituant, pour la première fois, une civilisation, à travers ses composants littéraires, philosophiques et artistiques. Winckelmann comprend en même temps que cette reconstitution n'a qu'un lieu

²⁵Adam-Friedrich Oeser (1717-1799), après avoir fait ses études à Vienne, se fixe à Dresde en 1739. On peut consulter Werner Schultze, Adam Friedrich Oeser und Dresden. Bemerkungen zur Vorgeschichte des Klassizismus, *Archiv für Kulturgeschichte*, XXXV, 1953, p. 223-229, et E. Marosi, Winckelmann, Oeser und Timanthes, *Acta Historiae Artium Academiae Scientiarum Hungaricae*, XXIV, 1978, p. 305-310. C'est à Oeser qu'on doit les vignettes de la première édition des *Pensées sur l'imitation*, en 1755.

²⁶*Beschreibung der vorzüglichsten Gemälde der Dresdner Gallerie. Fragment*, dans *K. S.* p. 1-12. Publié pour la première fois en 1923, ce texte pourrait remonter à la fin de 1752.

²⁷Dans une lettre du 29 septembre 1747 (*Br.*, t. Ier, n° 49, p. 75-76) Winckelmann décrit, avec un émerveillement naïf et touchant, les premières gravures qu'il vient de voir.

²⁸Ouvr. cité n° 26, p. 8.

²⁹*Gedanken vom mündlichen Vortrag der neueren allgemeinen Geschichte*, dans *K.S.*, p. 17-25. On date de la fin de 1754 ce texte publié pour la première fois en 1800.

³⁰Ouvr. cité, p. 19.

³¹*Gedanken über die Nachahmung der Griechischen Werke in der Malerey und Bildhauer-Kunst*, dans *K.S.*, p. 27-59. Ce texte a fait l'objet d'une excellente édition bilingue : J.J. Winckelmann, *Réflexions sur l'imitation des oeuvres grecques en peinture et en sculpture*, introduction et traduction de Léon Mis, Paris, 1954.

³²*Reifere Gedanken über die Nachahmung der Alten in der Zeichnung und Bildhauerkunst. Fragment*, dans *K.S.*, p. 145-146.

³³Sur le "contexte" dans les *Pensées*, voir *K.S.*, p. 31-33.

possible, à ce moment donné : Rome, qui a recueilli et transmis l'héritage de la Grèce ; et que cette reconstitution n'est pas l'affaire d'un voyage, mais celle d'une vie, c'est-à-dire d'un engagement durable et profond. Dernier élément du drame qui se met en place : cette découverte décisive, Winckelmann la fait à Dresde, en même temps donc que celle du catholicisme. Par un paradoxe étonnant, la Saxe, bastion de la Réforme protestante, terre restée luthérienne depuis la première heure, a depuis la fin du XVII^e siècle une dynastie catholique qui a trouvé un compromis avec ses sujets dans le cadre d'une tolérance assez exemplaire³⁴. Il n'empêche : la petite cour, qui attire beaucoup d'Italiens et où le confesseur du souverain et le nonce pontifical jouent un rôle important, la cour, qui inaugure en 1751 ce chef-d'œuvre d'art baroque qu'est la "Hofkirche"³⁵, ne dédaigne pas de gagner des personnalités à la foi du prince, pour affermir son prestige et atténuer son isolement.

Brusquement tout est dit par Winckelmann dans une lettre du 9 novembre 1751 à son ami d'enfance, Uden (c'est le plus ancien témoignage que je connaisse) :

Wo ich nicht bald sterbe, muss ich Rom noch sehen, quovis modo, modo salva conscientia et religione³⁶.

Rome, désormais l'obsession autour de laquelle se condensent tous ses rêves. Mais Rome, dans la paix de la conscience et le respect de la foi dans laquelle il est né et il a été élevé. Rome et la religion : les deux termes sont placés, très lucidement, en vis-à-vis, Winckelmann a découvert un problème qu'il n'évite pas. Rome, avec sa religion à lui, mais quel enjeu ! Ce n'est pas seulement la possibilité et le préalable d'une réécriture de l'histoire antique (on ne peut pas dire qu'il en soit clairement conscient dès 1751) ; mais c'est aussi la fin d'une étape de sa vie qu'au moment de quitter Dresde, en juillet 1755, Winckelmann place sous l'invocation de deux mots significatifs³⁷ : "Kummer und Arbeit" ; années de misère, d'obscurité, de solitude, pendant lesquelles il fait preuve d'une extraordinaire volonté pour assurer sa formation intellectuelle (à commencer par la connaissance de la littérature grecque) ; mais aussi années pendant lesquelles il a la fierté d'être resté fidèle à sa liberté et à sa vérité, les années de la conscience pure.

Winckelmann ne fait pas mystère de la nouvelle orientation qu'il veut donner à sa vie et à sa carrière. Le nonce, Archinto³⁸, qui fréquente la bibliothèque de Nöthnitz, le rencontre et a l'intuition d'être en face d'une personnalité exceptionnelle qui cherche sa voie avec inquiétude. Alors commence la manœuvre d'approche qu'une relation d'époque (d'attribution incertaine) décrit admirablement³⁹. Le discours du nonce est

³⁴Voir le résumé de la situation dans G. Heres, *ouvr. cité*, note 7, p. 52-68.

³⁵L'église, construite sur les plans de Gaetano Chiaveri, est consacrée en 1751, mais la décoration intérieure n'est achevée qu'en 1755.

³⁶*Br.*, t. Ier, n° 80, p. 108 : "Si je ne veux pas mourir bientôt, il faut que je voie Rome, à tout prix, sauf au prix de ma conscience et de ma religion".

³⁷*Br.*, t. 1er, n° 14, Dresde 25 juillet 1755, p. 180-181. La lettre est adressée à un de ses amis les plus chers, Hieronymus Dietrich Berendis (1719-1782). Descendant d'une famille de maires de Seehausen, il étudie le droit à l'université de Halle. Winckelmann le fait engager par le comte de Bunau comme précepteur de son plus jeune fils. Il entre ensuite dans l'administration du duché de Saxe-Weimar et y fait sa carrière.

³⁸Alberigo, comte Archinto (1698-1758), nonce à Dresde de 1746 à 1754, devient ensuite cardinal secrétaire d'état et gouverneur de Rome. Grand collectionneur de livres, il est naturellement attiré par la bibliothèque du comte Bünau.

³⁹*Br.*, t. IV, n° 120, p. 211-216.

amical et insinuant : un homme comme vous doit aller vivre à Rome ; c'est à Rome seulement que vous pourrez vous épanouir et que vous disposerez des bibliothèques et des collections que vous avez besoin d'étudier ; oui, pour une raison pratique il vaudrait mieux être de la même religion que ceux qui détiennent ces trésors ; il ne s'agit pas de vous convertir, mais de vous rendre service. Et c'est alors, après ces préparatifs, que viendrait l'argument décisif : un homme comme vous devrait comprendre qu'il ne s'agirait que d'une "äussere Veränderung" (un changement superficiel), que ces usages extérieurs sont assez indifférents, et que l'entrée dans l'église catholique n'est qu'une simple "cérémonie". Le nonce a-t-il effectivement tenu à Winckelmann ces propos étonnants où il n'est pas un instant question du problème de l'adhésion au catholicisme, ni de celui du renoncement au luthéranisme ?

Ce témoignage, venu évidemment du milieu protestant, est corroboré par celui de l'ami Oeser⁴⁰, d'après qui Archinto aurait tenu à Winckelmann les propos suivants : "Des savants comme vous savent bien qu'un changement de religion est tout à fait indifférent à l'égard de la conviction intime et de la pensée personnelle ; on peut, dans n'importe quel pays, se rallier à la religion dominante, sans faire tort à ses convictions ; c'est ce que demande la sagesse : [en français dans le texte] changer la religion, c'est changer la table, mais non pas le seigneur". Il était difficile au représentant du pape de faire preuve de plus de cynique désinvolture pour convaincre Winckelmann que sa conversion ne serait qu'une formalité, puisqu'il ne lui était pas demandé d'adhérer au dogme catholique.

Et pourtant le chemin serait encore long et douloureux jusqu'à la journée fatidique du 11 juin 1754. Oeser, dans ce même document, évoque l'agitation, le remords, l'angoisse, qui tourmentent Winckelmann ; dans une lettre du 3 mars 1752, celui-ci parle de sa détresse et espère que Dieu lui enverra des amis pour l'assister⁴¹. Dans une lettre du 6 janvier 1753, il annonce sa décision et le trouble profond qui s'est emparé de lui et qui se traduit dans la forme de ce document essentiel à la compréhension de son être⁴² : incohérente, répétitive, désordonnée, la lettre a été évidemment écrite d'un seul jet, sans apprêt, sous le coup d'une violente émotion, celle de l'homme qui est conscient de s'abandonner à un destin qui le dépasse et qui est la rançon de son génie-ingenium : "nullum magnum ingenium", écrit-il en citant Sénèque⁴³, et il faut donc compléter : "sine mixtura dementiae".

La seule chose à laquelle il est vraiment décidé, après des années obscures dans des lieux déshérités où seuls quelques livres peuvent témoigner de la grandeur et de la beauté des Anciens, c'est d'écouter l'appel des Muses : celles de la Peinture et de l'Antiquité, qui ne siègent qu'à Rome. Mais elles lui permettent de consulter sa raison, "ce doigt du Tout-Puissant", qui est en nous pour nous montrer la voie. Il explique à son correspondant ce que la raison lui dit, c'est-à-dire ce qu'il veut entendre : que, pour l'amour de la science, on peut passer sur des "jongleries théâtrales" (c'est ainsi qu'il qualifie la liturgie catholique) ; que la conscience peut se plier à des pratiques qui ne sont certes pas fondées sur la Révélation, mais qui ne la contredisent pas ; que "le service de Dieu en esprit (expression très paulinienne) n'est le fait que de quelques élus qui peuvent se trouver dans toutes les confessions".

⁴⁰*Id.*, n° 118, p. 207-210.

⁴¹*Br.*, t. 1er, n° 81, p. 109-111 (à Uden).

⁴²*Id.*, n° 88, p. 118-122 (à Berendis).

⁴³Cf. le commentaire de l'édition citée, *Br.*, t. 1er, p. 532: Sénèque, *De tranquillitate animi*, 17, 10.

Et comme s'il ne suffisait pas, cette raison décidément bien complice, précise encore : la révélation de la vérité n'est pas dans la lettre, mais dans de divines émotions "que j'attends dans le recueillement de l'adoration" ("in stiller Anbetung"). Alors, réfugié dans la paix du sanctuaire intérieur, Winckelmann peut conclure (en fait, la phrase est au milieu d'une lettre qui est un chaos de réflexions dont chacune est issue du souffle palpitant de la vie) : "la grâce du Seigneur restera toujours en moi un monument éternel" : "Die Gnade des Herrn wird bei mir ein ewiges Denkmal bleiben". "Denkmal" : à la fois "monument", avertissement, souvenir, présence⁴⁴.

Telle est cette confession, dictée sous le coup d'un trouble extrême, qu'il redit dans une deuxième lettre au même ami, le 11 janvier⁴⁵, en prévision de ce "pas" qu'il appelle "le plus audacieux de ma vie". Elle ne nous paraît pas ressembler à une méditation digne d'un sage antique et j'y cherche en vain l'inspiration du "païen né" que Goethe croyait avoir rencontré en Winckelmann. Document émouvant, certes, par sa charge existentielle, sa spontanéité saccadée, et son intensité éruptive et nostalgique à la fois ; document précieux, parce qu'il livre une première auto-analyse du comportement et de la mentalité de Winckelmann, au moment où une brisure va traverser sa vie. Il a fait son choix, au nom de ce qu'il appelle la raison, mais qui serait plutôt un instinct complaisant ; ce choix, c'est l'aménagement d'une sorte de réserve intime, isolée du domaine où l'être extérieur doit se livrer à ses "jongleries"⁴⁶ ; la pratique d'un dédoublement qui veut concilier l'adhésion à des pratiques qui restent superficielles et la liberté d'une conscience qui s'abandonne à la grâce dont l'élu ne peut jamais être séparé (encore une attitude venue droit de saint Paul)⁴⁷. Dans cette dialectique de soumission et de liberté, peut s'installer cette fragile paix de l'âme, cet irénisme secret qui veille sur l'unité menacée de l'être. Ce que Winckelmann tente, désespérément peut-être, de préserver en lui, c'est une zone de recueillement, c'est une "Stille"⁴⁸, venue de l'Évangile, des épîtres de Paul⁴⁹, de la tradition piétiste du luthéranisme silésien d'où son père est issu⁵⁰ ; c'est le calme des profondeurs à l'abri des tempêtes de la surface. Et c'est étrangement, cette intériorisation d'une foi désormais coupée de toute gesticulation, d'une foi totalement indéterminée et presque désincarnée, qui va trouver, deux ans plus tard, donc très vite, sa première et encore timide transmutation dans la vision rêvée d'une antiquité grecque qui lui donnerait sa correspondance plastique... Il n'est pas inutile de souligner que Winckelmann découvre ou fabrique, cette "Stille", dont il est peut-être le faussaire nostalgique, quand le drame s'installe dans sa vie, pour ne plus la quitter. Le 13 avril, il fait encore état au fidèle confident, Berendis, de son extrême agitation⁵¹ ; mais il faut, ajoute-t-il, s'abandonner au courant ("alsdenn will ich mich dem Strom überlassen"), avec la résignation fataliste d'un héros pré-romantique, dont on peut alors se demander s'il se laisse toujours guider par la raison, au moment où il se sent le jouet consentant du destin.

En fait, plusieurs mois devaient encore s'écouler avant que Winckelmann ne franchisse le pas décisif, période sur laquelle nous sommes mal renseignés,

⁴⁴*Id.*, p. 120-121.

⁴⁵*Br.*, t. 1er, n° 89, p. 122-128 (lettre adressée au même Berendis).

⁴⁶"Theatralische Gaukeleien", p. 120.

⁴⁷On pense à la certitude proclamée par Saint Paul : "rien ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ", *Romains*, 8, 38/39.

⁴⁸A la fois, calme, silence, recueillement.

⁴⁹Dans l'épître aux *Philippins*, 4, 7, Saint Paul évoque "la paix qui surpasse toute intelligence".

⁵⁰August Langen, *Der Wortschatz des deutschen Pietismus*, Tübingen, 1954, en particulier p. 174-185.

⁵¹*Br.*, t. 1er, n° 95, p. 134-138.

puisqu'aucune lettre n'a été conservée entre avril 1753 et janvier 1754. La prudence humaine n'était pas absente des calculs de Winckelmann : il voulait obtenir des assurances sur la situation qui lui serait faite à Rome, et les possibilités matérielles de vivre, tout en s'adonnant librement à ses recherches et à ses travaux.

D'autre part ses contacts avec les milieux catholiques de la cour et, en particulier, avec le nonce, n'étaient pas longtemps passés inaperçus et avaient éveillé les soupçons des autorités protestantes à l'égard de l'ancien étudiant en théologie de Halle et de l'ancien directeur de l'école confessionnelle de Seehausen. On a à ce propos le témoignage d'un de ses amis suisses, L. Usteri⁵², qui l'avait connu, bien plus tard à Rome, et qui affirme avoir reçu de lui des confidences précieuses⁵³ : admonesté sur sa dérive confessionnelle par les autorités luthériennes, Winckelmann aurait eu un sursaut et aurait décidé de revenir à la fréquentation du culte qu'il avait délaissé, après s'en être ouvert à un pasteur ; il se rendit donc au temple, le dimanche suivant, mais il eût la terrible surprise d'entendre le pasteur demander aux fidèles d'intercéder pour la brebis perdue, qui avait été tentée de se convertir au catholicisme, mais qui avait décidé à la dernière heure de revenir à la vraie religion. Indigné et blessé, d'autant plus que beaucoup d'amis assistaient au service, Winckelmann sortit immédiatement du temple, pour n'y jamais revenir. On voit se nouer, et s'approfondir encore le drame de l'homme seul, entre le pasteur indélicat et triomphaliste et le nonce doucereux et insinuant. Plus que jamais, il n'avait de place qu'au plus intime de lui-même, entre ces déchirements extérieurs, mais combien douloureux, qui finirent pas provoquer une grave maladie dans un organisme affaibli par l'excès de travail, le manque de sommeil et les privations matérielles, dont il sortit dans un état de faiblesse propice à tous les dénouements⁵⁴ : celui de commencer enfin à ne voir d'autre solution à sa crise physique, intellectuelle et spirituelle que le saut dans l'inconnu d'une vie nouvelle, dont il attendait la fin de ses frustrations et l'épanouissement de la vocation dont il sentait maintenant l'évidence : repenser l'histoire de l'Antiquité, à Rome.

Sur le cheminement qui, au cours des premiers mois de 1754, l'amène à la conversion du 11 juin, nous ne savons rien. Ce qui est notable, c'est que dans la première lettre, conservée après cette mémorable journée, celle du 6 juillet à Berendis, il ne fait aucune allusion à l'événement⁵⁵ : il y évoque seulement ses ennuis de santé, qui le contraignent à un régime très strict, et ses lectures des textes anciens, et surtout celle d'Homère qu'il a lu trois fois au cours de l'hiver, au milieu de ses travaux historiques pour le comte de Büнау. Le 12 juillet, enfin, il se décide à tout avouer à Berendis, dans une lettre⁵⁶ placée sous l'invocation d'un psaume de David, le psaume XXXII, 3 : "Tant que je gardais le silence, mon corps dépérissait" : "Mon frère, j'ai fait, hélas, ce pas malheureux, que j'avais péniblement esquivé il y a un an". Et la lettre se termine sur cet aveu, dont il n'y a pas lieu de suspecter la sincérité : "J'aurais préféré mourir brusquement". Et après être revenu, dans l'intervalle, sur le trouble et la douleur qui l'ont accompagné dans cette décision "extrême", il répète cette expression de désespoir le 17 septembre⁵⁷ : "ich wollte sehr gerne sterben, mit grosser Wollust meiner Seelen". ("j'aurais voulu mourir, dans la volupté de l'âme").

⁵²Leonhard Usteri (1741-1789), qui avait rencontré Winckelmann à Rome en janvier 1761, fait partie avec son frère Paul (1746-1814), du petit groupe de ses amis et admirateurs passionnés de Zurich.

⁵³*Br.*, t. IV, n° 121, p. 216-217 (extrait d'une lettre du 29 juillet 1788).

⁵⁴*Id.*, n° 118, p. 207.

⁵⁵*Id.*, t. 1er, n° 98, p. 141-143. En proie à des transpirations nocturnes, il ne prend un peu de viande qu'une fois par semaine.

⁵⁶*Id.*, n° 99, p. 143-147.

⁵⁷*Id.*, n° 102, p. 150-153.

Il lui restait une autre pénible démarche à accomplir : celle d'informer lui-même son protecteur, le comte de Büнау, connu pour ses fortes convictions protestantes. Dans la lettre du 17 septembre 1754, il invoque la raison et la sagesse qui parlent dans les livres des Anciens et la nécessité de ne plus gaspiller son temps⁵⁸. Mais en même temps, il se demande quel est l'homme qui se conduit toujours avec sagesse et reconnaît que sa décision est, selon toute apparence, impie et abominable ("gottlos" et "abscheulich").

ooo0ooo

Pendant l'année qu'il passe encore à Dresde, entre l'aveu aux amis et son départ pour Rome, il ne revient guère, dans sa correspondance, sur sa conversion. Il s'est résigné à passer pour un "hypocrite", comme au malheur inévitable qu'il doit assumer pour parvenir à son épanouissement intellectuel. Après les bouleversantes confessions auxquelles il s'est abandonné sur cet épisode qui a été certainement vécu comme un traumatisme, le premier document qu'il nous livre sur son état d'âme et son état d'esprit, ce sont bien les *Pensées sur l'imitation*, publiées en mai 1755, qui contiennent en germe tous les thèmes qui s'épanouissent dans l'*Histoire de l'art* de 1764 et où s'exprime déjà cette union indissoluble du sentiment éthique et du sentiment esthétique, qui n'est pas un substitut de la religion, mais une manière d'être religieux. Dans ce premier manifeste, au-delà des incohérences et des maladresses, Winckelmann signifie clairement qu'il n'écrit pas une oeuvre de soumission, ni d'allégeance à l'Église dans laquelle il vient d'entrer. Dans une lettre du 4 juin 1755, il se réjouit d'autant plus du succès de son opuscule qu'il n'a pas hésité à heurter le "goût d'ici" et même le goût du prince⁵⁹ : ce goût d'un art baroque qu'il avait découvert à Dresde et qui venait tout droit de l'art de la Contre-Réforme. Il expose aussi les finalités essentielles qu'il a visées⁶⁰ : établir les raisons de la supériorité des Grecs et réfuter le prestige d'un artiste qui incarne pour lui les valeurs esthétiques et éthiques qu'il combat : le Bernin, à qui il reproche déjà de s'être livré à l'imitation immédiate de la Nature, au lieu de la regarder à travers la vision sublimée que les Grecs nous en ont léguée⁶¹. Cette hostilité qui l'engage tout entier est confirmée en 1759, dans le *Souvenir de la contemplation*⁶²... où il le qualifie de "corrupteur de l'art" et dans l'*Essai sur la grâce*⁶³..., où il le traite d'"initiateur d'un art corrompu" ; dans une lettre de 1768 encore⁶⁴ il l'appelle "l'idole de son siècle et des âmes enfoncées dans leur pesante matière". Ce qu'il dénonce en lui, c'est une attitude qui aboutit à un art de la vulgarité, mais surtout à un art des passions incontrôlées et de l'immoralité qui assimile une sainte en extase à une bacchante, allusion à la "Sainte Thérèse", d'autant plus claire qu'elle est explicitée dans un texte où son disciple H. Füssli évoque la visite de Rome qu'il fait sous sa conduite⁶⁵.

⁵⁸*Id.*, n° 101, p. 147-150.

⁵⁹*Id.*, n° 112, p. 173-177 (à Berendis) : "De bons connaisseurs, prenant en compte la grande liberté que j'ai prise vis-à-vis du goût qui règne ici, et même du goût du roi, m'ont fait le compliment d'avoir ouvert la voie au bon goût et d'avoir eu la chance de pouvoir écrire de la sorte grâce à une haute protection".

⁶⁰*Id.* ; il précise les trois points essentiels de son discours : la démonstration de l'excellence de la nature chez les Grecs ; la "réfutation" du Bernin ; la mise en valeur de la perfection des Anciens et de Raphaël.

⁶¹*Pensées...* KS, p. 36-37.

⁶²*Souvenir de la contemplation des œuvres de l'art* : KS, p. 152.

⁶³*De la grâce dans les œuvres d'art* : KS, p. 162.

⁶⁴*Br.*, t. III, février 1768, p. 368-370 (au comte Johann K. Ph. Cobenzl, 1712-1770, alors gouverneur des Pays-Bas autrichiens).

⁶⁵*Br.*, t. IV, n° 126 a, p. 240 (document daté de 1765).

A ce monde du baroque catholique caricaturé comme une agitation désordonnée et une perversion de l'esprit (Pluton a l'air d'un fou furieux dans le "Rapt de Proserpine")⁶⁶ et de la morale, Winckelmann oppose le monde grec dont il ne peut encore avoir, en 1755, aucune idée concrète. C'est au terme d'un processus où se combinent une étonnante force d'intuition, des lectures hâtives et vastes (notamment des oeuvres de la pensée classique française) et la vue de quelques gravures, que Winckelmann justifie la supériorité exemplaire des Grecs par les fameux qualificatifs de "simplicité noble" et de "grandeur calme" qu'il n'a sans doute pas inventés totalement ; mais s'il les a tirés de textes du XVII^e siècle, il leur a donné une signification beaucoup plus forte et surtout il a détaché l'un d'entre eux, qu'il vaut mieux citer d'abord dans sa forme originale, "die Stille", pour en faire, tout au long de son oeuvre, et en particulier dans l'*Histoire de l'art*, non seulement la marque propre de l'art grec dans sa période de maturité, mais surtout, et à la fois, la condition et la conséquence de la révélation de la beauté dans le monde.

Dans les *Pensées*, la "Stille", qui doit caractériser solidairement les attitudes et l'expression, est la manifestation de ce que Winckelmann appelle "eine grosse und gesetzte Seele", une âme grande et posée⁶⁷. Dans la mesure où l'Art commence par l'excès, la violence, le superficiel (il change d'avis dans l'*Histoire de l'Art*), la "Stille" est une conquête de la sagesse⁶⁸, "Weisheit", à laquelle elle est parfois assimilée, signe d'une maîtrise des sentiments et des passions et de leur traduction extérieure. Si Winckelmann y découvre, par pure intuition, la cause de l'exemplarité qu'il attribue à l'art grec et qu'il oppose à la dégénérescence d'un art qui donne le spectacle de personnes trop nombreuses, qui parlent toutes à la fois, pour dire trop de choses⁶⁹, il la retrouve sur le visage d'une Vierge de Raphaël⁷⁰, comme la "Madone Sixtine" (qui venait d'arriver à Dresde) ou dans les personnages qui jouent, sous le pinceau de Gérard de Lairesse, le drame d'Antiochus et Stratonice⁷¹.

Dans l'*Histoire de l'Art*, Winckelmann précise cette place centrale de la "Stille"⁷², solidaire de l'autre préalable de la révélation de la Beauté, l'indétermination ("Unbezeichnung", mot qu'il est sans doute le premier à appliquer dans le langage de l'art). Les deux notions ne se peuvent comprendre que l'une par rapport à l'autre. L'indétermination, c'est le refus de cette "surdétermination", qu'il dénonce dans l'art baroque, c'est-à-dire l'accentuation de toutes les particularités (qu'il s'agisse de l'âge, de la forme, de l'expression, en un mot de tout ce qui éloigne de l'universel) ; et la "Stille", c'est l'au-delà de toutes les passions qui génèrent le mouvement, l'excès, le désordre : c'est l'eau sans goût de la source pure, et l'immobilité, apparente de l'immensité de la mer⁷³.

⁶⁶Br., t. IV, n° 5, p. 27 (document daté de juin 1762).

⁶⁷*Pensées...*, KS, p. 43.

⁶⁸La "sagesse" est l'art de dire beaucoup avec peu; cf. KS, p. 36 et 150.

⁶⁹KS, p. 45, à propos des dessins de R. de Lafage (vers 1650-1684).

⁷⁰*Id.*, p. 46-47.

⁷¹*Id.*, p. 80. Sur ce tableau célèbre, auquel Winckelmann accorde une certaine importance, voir : Wolfgang Stechow, The love of Antiochus with faire Stratonice in art, *The Art Bulletin*, XXVII, 1945, p.221-237. William J. Pressley, Antiochus and Stratonice : a copy after a lost painting by James Barry, *Worcester Art Museum Journal*, 1980-1981, p. 13-27 ; Alain Roy, *Gérard de Lairesse (1640-1711)*, Paris, 1992, p. 250-253.

⁷²G.K.A., p. 150 et 165.

⁷³*Id.*, p. 152, 162.

Si cette "Stille", fondement du système esthétique et éthique de Winckelmann, est bien le caractère des dieux et des héros de l'Antiquité, de Zeus qui ébranle le monde d'un simple froncement de sourcil⁷⁴ ; d'Apollon, sur le regard vainqueur duquel plane une paix bienheureuse⁷⁵ ; de Niobé dont l'angoisse devant la mort de ses enfants se transfigure en une sorte d'indifférence⁷⁶ ; si cette "Stille" est bien ensemble la perfection de l'accomplissement et du contentement, et la perfection d'une maîtrise qui associe à la domination des passions la domination de la forme ; alors on pourrait revenir à Goethe et l'écouter nous parler du "païen né" qui se serait épanoui paradoxalement à l'abri de la conversion au catholicisme de juin 1754 et qui se poserait en honnête gérant de l'héritage d'Épicure et de Sénèque, d'une sagesse qui ouvrirait l'accès d'un Olympe de quasi-inhumaine sérénité, où tous les mouvements de l'âme sont comme suspendus dans une immobilité fragile⁷⁷.

Et pourtant... Il faut insister : cette "Stille" n'est pas seulement un caractère formel, extérieur de l'objet contemplé : c'est d'abord un état d'âme propre à celui qui veut la découvrir dans les statues des dieux. La "Stille" ne se révèle qu'à celui qui la possède, et il faut la posséder pleinement en soi pour la rechercher et la trouver. Réalité objective de l'œuvre d'art, la "Stille" est aussi un état spirituel du sujet qui crée l'œuvre d'art ou qui la regarde.

On pourrait faire une abondante anthologie de tous les textes dans lesquels Winckelmann parle à ses correspondants du bonheur qu'il a trouvé à Rome⁷⁸, dans cet état de "Ruhe", de repos, c'est-à-dire d'absence de passions, de désirs, de besoins, de revendications, propice à la révélation de la "Stille", et, apparemment, négation ou dépassement de la "Unruhe" des années 1751-1754. Dans une lettre à Gessner, du 19 septembre 1761, il parle de ses convoitises ("Begierden") qui sont contenues par la jouissance de la paix⁷⁹ ; le 22 décembre 1764, il évoque Rome, "le seul havre où il puisse trouver la paix"⁸⁰ ; l'année suivante, il déclare triomphalement : "J'ai trouvé la paix"⁸¹ ; mais il avoue à Stosch⁸², en 1766, que la paix, ce bien suprême, il ne l'atteindra jamais⁸³. Nous sommes déjà au bord de l'autre versant de la vie spirituelle de Winckelmann.

⁷⁴Id., p. 165.

⁷⁵Id., p. 364-369.

⁷⁶Id., p. 223.

⁷⁷Walter Rehm, *Götterstille und Göttertrauer. Aufsätze zur Deutsch-Antiken Begegnung*, Berlin, 1951.

⁷⁸Sur Winckelmann à Rome : Hellmut Sichtermann, *Winckelmann e Roma, Studi Romani*, XVII, 1969, p. 4759 ; Oscar Bridel, *Uomo libero in paese libero : J.J. Winckelmanns Italienische Briefe, Aufstieg und Krise der Vernunft* (Festschrift Hans Hinterhäuser), Vienne, Cologne, 1984, p. 45-55 ; Hellmut Sichtermann, *Winckelmann in Italien, Johann Joachim Winckelmann, 1717-1768*, dir. Thomas Gaethgens (Studien zum achtzehnten Jahrhundert, VII), Hambourg, 1986, p. 121-160 ; et Ernst Osterkamp, *Winckelmann in Rom. Aspekte adressatenbezogener Selbstdarstellung*, dans *Rom-Paris-London. Erfahrung und Selbsterfahrung deutscher Schriftsteller und Künstler in den fremden Metropolen*, dir. Conrad Wiedemann, Stuttgart, 1988, p. 203-230.

⁷⁹Br., t. II, n° 439, p. 174-175.

⁸⁰Id., t. III, n° 2688, p. 73-76.

⁸¹Id., t. III, n° 73, 13 avril 1765, p. 94-96.

⁸²Heinrich-Wilhelm Muzell, baron von Stosch (1723-1782), neveu et fils adoptif du célèbre collectionneur Philippe von Stosch, se fixe à Berlin en 1766, après avoir longuement voyagé en Angleterre, puis en Turquie.

⁸³Br., t. III, n° 807, p. 215-216.

Alors, y aurait-il un avant ? et un après ? l'avant, agité et douloureux, où mûrit la décision de la conversion, c'est-à-dire de la formalité qui conduit à Rome ? et un après, miraculeusement apaisé, sous l'égide des sages de l'Antiquité et des statues de leurs dieux et de leurs héros ? Il y a de sérieuses raisons d'en douter. D'abord, ces affirmations sont trop fréquentes, répétitives et volontaristes pour ne pas exprimer une aspiration ardente plutôt qu'un état de fait atteint une fois pour toutes. Winckelmann reste cet "homo vagus et inconstans", que sa correspondance révèle tout au long de sa vie et que trahissent les images dont il se sert pour parler de ses concepts historiques et artistiques, et leur origine.

On ne peut qu'être frappé d'abord par la négativité qui caractérise sa tentative de définition des attributs de la Beauté : ils ne se laissent saisir qu'à travers l'absence : l'absence de mouvement, d'expression, de contraste, de marques ; à la détermination physique ou morale, naturaliste ou expressive, ressentie comme une limite, c'est-à-dire comme une restriction, s'oppose l'indétermination qui s'ouvre sur la plénitude. D'où ces métaphores qui privilégient des états de passage, de transition, d'écoulement : par exemple, la rosée, qui est bien préférable à la pluie⁸⁴; ou l'aube, qui est peut-être chez lui le sommet de cet état de suspension qui tente de retenir la perfection entre l'obscurité de la nuit et la clarté solaire : "la force s'annonce en lui comme l'aurore d'un beau jour", écrit-il dans sa description de l'Apollon du Belvédère⁸⁵. La "Stille", dans son immensité marine, plane sur cette fragilité, qui est celle du temps qui passe inexorablement. Il y a absence, sauf celle du temps. C'est un avertissement à retenir. C'est le temps de l'histoire, mais aussi le temps de la mort.

Mais il faut souligner d'abord que ces métaphores ne sont pas prises ici comme des lieux communs, des manières convenues de s'exprimer. Dans une lettre de 1765, il raconte que chaque matin, avant le lever du soleil, il regarde l'aurore monter sur les toits de Rome⁸⁶. Et le 6 février 1768, écrivant à Francke, son collègue de la bibliothèque de Nöthnitz, il évoque ses séjours chez le cardinal Albani dans la villa d'Anzio, au bord de la Méditerranée⁸⁷ :

C'est le lieu du bonheur ("Seligkeit"). Comme je voudrais vous y voir, mon ami ! Je voudrais marcher avec vous, doucement, longuement, le long du rivage calme de la mer, au pied de la haute digue couverte de myrtes ; ou bien, quand la mer gronde et se déchaîne, la contempler calmement, sous une arcade de l'antique temple de la Fortune, ou bien du balcon de ma chambre.

Le langage métaphorique de Winckelmann, pour ces notions essentielles, est donc le jaillissement d'une expérience vécue par sa sensibilité, entièrement et spontanément. L'aurore et la mer⁸⁸ sont les spectacles de la création devant lesquels il s'exalte, avant de devenir des attributs plastiques ou des idéaux artistiques.

Pour en venir à l'origine possible de la "Stille", il faut la retrouver encore, non dans un traité comme l'*Histoire de l'Art*, où elle pourrait se figer dans la solennité d'une

⁸⁴K.S., p. 219.

⁸⁵G.K.A., p. 158 ; voir aussi des exemples de la même métaphore, dans KS, p. 82, 159, 219 et 231.

⁸⁶Br., t. III, n° 701, 13 avril 1765, p. 94-96.

⁸⁷Id., n° 936, p. 365-367. Johann Michael Francke (1717-1775) est bibliothécaire à Nöthnitz de 1740 à 1766 ; il est ensuite bibliothécaire à Dresde.

⁸⁸Sur la métaphore de la mer : Franz Schultz, *Klassik und Romantik der Deutschen*, I, *Die Grundlagen der klassisch romantischen Literatur*, Stuttgart, 1935, p. 92-94.

doctrine, mais dans une lettre de conseil à un artiste ami, lettre qui ne permet pas, comme il l'écrit, de dévider tous les fils de sa pensée, mais seulement de dire l'essentiel dans la fraîcheur de l'improvisation. C'est la lettre du 14 avril 1761, au sculpteur danois Wiedewelt⁸⁹, placée sous l'invocation de l'Ecclésiaste, VII, 16 : "Ne sois pas juste à l'excès et ne sois point sage outre mesure" :

Créez, sous le ciel des Cimbres, une beauté grecque, qu'aucun regard n'aura encore vue, et élevez-la, si possible, au-dessus de toute sensation qui pourrait troubler les traits de la beauté. Qu'elle soit, comme la sagesse que Dieu a conçue, immergée dans la jouissance de la félicité, et que de douces ailes l'emportent jusque dans la paix de Dieu ("göttliche Stille"). Que tel soit, mon ami, votre dessein suprême !⁹⁰.

Texte magnifique, et d'une clarté aveuglante, qui situe parfaitement la "Stille" dans son parcours transcendant : venue de Dieu, pour nous visiter, elle doit nous ramener à Dieu, dont elle est l'attribut, la manifestation, en même temps qu'en l'homme, la condition de sa révélation.

Ce langage ne me paraît pas du tout celui du "gründlich geborener Heide", mais au contraire il me semble très proche de celui des documents de l'époque de la conversion, où Winckelmann parle, dans son désespoir même, d'une certitude, celle de conserver, dans le recoin le plus caché de son être, le monument éternel de la Grâce, la paix secrète, que les "jongleries" ne peuvent pas compromettre, que le monde ne peut pas atteindre, que les vicissitudes de l'existence ne peuvent plus effacer chez celui qui a la certitude de l'avoir reçue.

Cette "Stille" que Winckelmann puise en lui-même pour la projeter parmi son peuple de statues, où peut-il l'avoir trouvée, sinon dans une certaine tradition luthérienne qui, plongeant ses racines dans la mystique allemande de la fin du Moyen-Age (Suso écrit : "que l'homme se recueille de tout temps et se ramène du multiple dans la "Stille" et la simplicité, l'unité")⁹¹, s'épanouit dans la littérature du Piétisme, florissant aux XVIIe et XVIIIe siècle, en particulier dans les églises de Silésie, d'où son père est issu. La poésie religieuse en offre de multiples exemples, depuis Angelus Silesius⁹² (pour qui "le meilleur est d'être dans la Stille", II, 19 ; qui chante l'équivalent de la "Stille" et de l'éternel néant, II, 248 ; ou le bienheureux calme de la nuit, III, 8 ; et qui célèbre le sage qui, dans sa quiétude et sa "Stille", se soumet à la volonté de Dieu, V, 136)⁹³, jusqu'à B.H. Brockes⁹⁴ (né en 1680, il étudie à Halle, dans le même milieu que Winckelmann fréquentera plus tard, et publie des recueils de poèmes en 1721, 1727, et 1747 ; Telemann et Händel ont composé sur le texte de sa Passion ; lui-aussi chante la "Stille", source paisible d'un tranquille abandon), et à Salomon Gessner, le poète suisse avec qui

⁸⁹Johannes Wiedewelt (1731-1802) se forme d'abord à Paris, de 1750 à 1754, auprès de Guillaume Coustou le Jeune. Avec un mot de recommandation pour Charles Natoire, directeur de l'Académie de France, il part en 1754 pour Rome, où il reste jusqu'en 1758. Il se lie d'amitié avec Winckelmann et se rend avec lui à Naples, au printemps de 1758. Sur ce grand sculpteur du courant néo-classique, consulter : Rolf Wiecker, Winckelmann und Wiedewelt, Ein Beitrag zu den deutsch-dänischen Kultur Beziehungen im 18. Jahrhundert, *Text und Kontext*, I, 1973, p. 31-63, et Else Marie Bukdahl, Wiedewelt, der Neoklassizismus und die Frühromantik, LIV, 3, 1991, p. 388-405.

⁹⁰*Br.*, t. II, n° 402, p. 140-141.

⁹¹W. Rehm, *ouvr. cité*, note 78, p. 109.

⁹²Angelus Silesius, *Pèlerin chérubinique*, éd. Henri Plard, Paris, 1946, De son vrai nom Johannes Scheffer, il publie son poème mystique en 1657.

⁹³Ed. citée, p. 112, 150, 152, et 262.

⁹⁴Fritz Bruggemann, *Das Weltbild der deutschen Aufklärung. Philosophische Grundlagen und literarische Auswirkung. Leibniz. Wolff. Gottsched. Brockes. Haller*, Leipzig, 1930, p. 20-23, et 247-248.

Winckelmann a correspondu et chez qui la "Stille", comme substantif ou adjectif revient constamment⁹⁵ : on pourrait suivre ce courant jusque dans la poésie romantique d'Eichendorff⁹⁶, en relevant au passage des poèmes de Hölderlin⁹⁷.

La littérature théologique du piétisme montre la grande importance de cette notion de "Stille" : c'est un attribut essentiel de Dieu, et le modèle en est le Christ⁹⁸, qui fait preuve d'autant plus de "Stille" que la tempête fait rage autour de lui⁹⁹. Mais c'est aussi une exigence de Dieu à l'égard de l'homme : il faut avoir la "Stille" en soi, pour laisser Dieu régner¹⁰⁰ ; Goethe lui-même sera sensible à cette appel au début de sa carrière littéraire et cite Esaïe, III, 15 : "C'est dans le calme et la confiance que sera votre force"¹⁰¹. Le récit de la tempête sur le lac de Tibériade¹⁰² (Mathieu, VIII, 23-27) est invoqué comme exemple de "Stille" et on peut se demander s'il n'a pas inspiré à Winckelmann l'image de la mer. Il est, en tout état de cause, tellement proche de la spiritualité et du vocabulaire du Piétisme que c'est à peine si on pourrait parler d'une "sécularisation" de ces textes, ou d'une vague religiosité dans laquelle baignerait sa conception de l'art grec. Le lien paraît plus direct et plus profond : c'est du dernier recoin de l'âme de Winckelmann, où il préserve cette "Stille", condition préalable et garantie de la permanence de la grâce de Dieu, que s'écoule le courant de pensée autour duquel s'ordonne sa vision de l'antiquité grecque. De l'adhésion à cette attitude piétiste, seule façon de rester secrètement fidèle à l'église de son baptême, serait issue toute la construction théorique qui lui permet non seulement d'analyser et de classer les chefs-d'oeuvre de la sculpture antique, mais aussi d'ordonner ce "corps de doctrine" qui est l'une de ces raisons d'être de l'*Histoire de l'Art*.

L'hypothèse est d'autant plus tentante que d'autres termes fondamentalement liés à la "Stille" sont empruntés au vocabulaire piétiste : à commencer par la mer, métaphore privilégiée de l'infini de Dieu¹⁰³ ; la "Unruhe", l'agitation que Winckelmann dénonce dans l'art baroque et redoute de voir s'emparer de sa vie intérieure, signifiant l'état d'abandon de Dieu¹⁰⁴ ; ou la multiplicité ("Mannigfaltigkeit"), qui s'oppose au règne de la Beauté fondée sur l'Unité, obstacle, pour les piétistes, à l'union du fidèle avec son Dieu¹⁰⁵.

Je ne veux pas enrôler Winckelmann dans la fraternité de ceux que leurs adversaires avaient surnommés, pour se moquer d'eux, "die Stillen im Lande"¹⁰⁶, dénomination que les Piétistes avaient d'ailleurs acceptée, comme une citation du Psaume XXXV, 20 (allusion aux ennemis du peuple élu, qui trament des complots "contre les gens tranquilles du pays"). Il n'empêche : la conversion, avec son cortège de doutes et de déchirements, l'a forcé à chercher refuge en lui et à faire de la paix de l'âme sauvée par la grâce de Dieu la seule valeur qui assure l'unité de son être et qu'il va sublimer dans

⁹⁵W. Rehm, ouvr. cité, note 78, p. 344 (note 10 a).

⁹⁶A. Langen, ouvr. cité, note 51, p. 181.

⁹⁷W. Rehm, ouvr. cité, p. 131-138.

⁹⁸A. Langen, ouvr. cité, p. 174-175.

⁹⁹*Id.*, p. 175.

¹⁰⁰*Id.*, p. 175.

¹⁰¹*Id.*, p. 176.

¹⁰²*Id.*, p. 178.

¹⁰³*Id.*, p. 341-342.

¹⁰⁴*Id.*, p. 133.

¹⁰⁵*Id.*, p. 342-344.

¹⁰⁶*Id.*, p. 177.

un impératif esthétique de beauté dont les statues grecques délivrent le message. La "Stille" est le champ de l'unique révélation.

ooo0ooo

Cette "Stille", il l'a emmenée à Rome. Peut-être l'aide-t-elle à trouver son épanouissement dans cette ville, dont il a su éprouver et célébrer le rayonnement intellectuel et spirituel avec des accents si chaleureux et si convaincants¹⁰⁷. Rome devient vite pour lui la cité du bonheur¹⁰⁸, parce que c'est le lieu de la liberté, celui où il peut travailler, écrire, se développer loin du pédantisme dont il a tant souffert auprès des milieux universitaires allemands. Rome où, comme il le dit à plusieurs reprises, il commence vraiment à vivre.

Cette Rome où sa "Stille" s'exprime, après le salut à l'aube, par le chant des cantiques luthériens, qui parlent de paix, de confiance, de présence de Dieu. Il dispose d'un recueil de l'église de Hanovre et chante en particulier les cantiques de Paul Gerhardt (1607-1676, l'auteur le plus important de lieder protestants, après Luther). Cette Rome catholique à l'éternité de laquelle il ne croit pas. Il écrit le 30 août 1760 à Stosch¹⁰⁹ : "L'empire des prêtres s'approche de l'effondrement et du naufrage de tous côtés... Les cardinaux eux-mêmes prophétisent que, dans trente ans, le Pape n'aura plus un mot à dire au-delà du mur d'enceinte de Rome". Et au même, le 26 février 1768, à la veille de son voyage fatal¹¹⁰ : "La machine (en italien), mon ami, va à sa ruine ; je veux parler de celle des prêtres ; dans cinquante ans, il n'y aura peut-être plus, ni prêtres, ni pape".

En fait, ces hymnes et ces assurances ne peuvent plus refouler un profond malaise, qui devient de plus en plus perceptible à partir de 1765. Winckelmann approche alors de la cinquantaine ; c'est l'heure où l'homme commence à voir les ombres du soir s'allonger devant ses pas. Le remords de 1754 ne l'a pas quitté. On a le précieux témoignage d'un Allemand qu'il avait reçu et guidé à Rome, l'architecte Erdmannsdorf¹¹¹, venu en 1766 avec son maître, le prince d'Anhalt-Dessau, le prince selon le cœur de Winckelmann :

Un jour que je revenais seul avec lui de Nettuno, et que nous nous entretenions sur cette partie de sa vie qu'il avait passée en Saxe... il m'avoua que si sa mère ou quelques uns de ses proches parents eussent encore vécu, il n'aurait jamais pu s'y résoudre (à la conversion), de peur de les chagriner ; mais que, n'ayant plus personne qui s'intéressât vivement à ce qui le regardait, il avait cru devoir passer sur ce que le public dirait là-dessus à son désavantage, fermement persuadé que c'était l'unique moyen de parvenir à son but. Aller à Rome et se livrer entièrement à l'étude de l'Antiquité, c'était là où tendaient les plus chers de ses vœux¹¹².

¹⁰⁷KS, p. 186, 191, 192 et 225.

¹⁰⁸Br., t. II, n° 527, Rome, 8 décembre 1762, p. 274-277. La lettre est adressée à Friedrich Wilhelm Marpurg (1718-1795), un ami de Seehausen, établi, depuis 1749, à Berlin où, en dehors de ses occupations administratives, il se consacre à la musicologie.

¹⁰⁹Br., t. III, n° 938, p. 372.

¹¹⁰Id., t. III, n° 938, p. 372.

¹¹¹Friedrich Wilhelm, baron von Erdmannsdorf (1736-1795), voyage en Italie en 1761-1762, puis revient en 1766 en compagnie de Léopold III Friedrich Franz, prince d'Anhalt-Dessau (1740-1817), créateur du château et du parc de Wörlitz.

¹¹²Br., t. IV, n° 131, p. 247-250.

Avec le retour douloureux sur cette sorte de pacte conclu en 1754, on assiste à une remontée du sentiment religieux, si tant est qu'il ait jamais été complètement refoulé en une zone scellée et inaccessible de sa vie intérieure. Il ne s'agit certes pas de se déterminer par rapport aux rivalités des églises : comme il l'écrit dans une lettre de 1765 il reste tout à fait étranger au "theologischer Kramm", pour s'en tenir à la "foi en vérité"¹¹³. Mais à l'heure où une certaine angoisse, sans doute déjà celle de la mort, s'insinue en lui, la consolation n'est plus à chercher du côté d'Apollon, ni d'Homère, ni des sages de l'Antiquité ; ils ne sont plus invoqués, comme ils l'étaient dix ans auparavant. Le 28 janvier 1764, il recommande à Stosch de rechercher un deuxième appui du côté de la religion¹¹⁴, car celui de la philosophie n'est pas sûr ("zuverlässig") ; et le 10 février, il définit pour le même la religion¹¹⁵ : "la conviction qui part des fins dernières pour remonter à leur origine et à un être infini". Il est partagé entre l'abandon confiant à la volonté de Dieu et l'aspiration inquiète à l'éternité. C'est d'abord cet émouvant passage d'une lettre à Füssli (1764)¹¹⁶ :

Nous sommes sur un plateau de la balance dans la main de Dieu ; sur l'autre plateau, il y a un poids, qui le fait monter ou descendre, selon la volonté du seigneur pour des raisons que nous ne savons pas. Nous devons être comme des enfants à table et nous contenter de prendre ce qu'on nous présente, sans réclamer ni murmurer, et bien jouer le rôle qui nous a été donné, quel qu'il soit (les références scripturaires à la table sont évidentes).

Et puis c'est l'étonnant besoin de certitude qu'il exprime, le 18 janvier 1766, dans une lettre à Francke¹¹⁷ :

L'éternité doit être notre consolation, et cette croyance doit être fermement enracinée en nous. Comme nous serions heureux, si nous pouvions en avoir une certitude géométrique .

Ces confessions qui s'écartent beaucoup des tranquilles aphorismes de la sagesse antique, sont sans doute l'expression d'un certain désespoir récurrent, comme celui qui explose dans une lettre (en italien) à Mengs¹¹⁸ : "Je prie Dieu à genoux qu'il me rende la paix de l'âme... Pour le moment, je ne fais que pleurer... Tout bien considéré, pourquoi suis-je en vie dans ce monde"?

C'est en 1766 que se révèle son obsession : revoir ses amis avant de quitter ce monde ; à Stosch¹¹⁹, le 23 août 1766 : "je n'ai plus qu'un vœu, c'est de vous revoir, et ensuite, satisfait, je veux bien partir de ce monde" ; à P. Usteri¹²⁰, le 27 septembre 1766 : "je serais malheureux de partir de ce monde sans vous avoir revu" .

La conscience de plus en plus aiguë de sa condition mortelle s'incarne dans un mot¹²¹ qu'il avait jadis utilisé quelquefois (en 1753 et 1756), mais qui reparait en 1766-1767, avec une nouvelle densité émotive : "Pilgrimm", le pèlerin, non au sens de celui qui se rend dans un lieu de pèlerinage, mais de celui qui est en marche vers la cité céleste. Le

113 *Id.*, t. III, n° 745, Rome, 27 novembre 1765, p. 138.

114 *Br.*, t. III, n° 628, p. 11.

115 *Id.*, n° 633, p. 16.

116 *Id.*, n° 673, Rome, 22 septembre 1764, p. 55. C'est un cousin du peintre.

117 *Id.*, n° 755, p. 155-157.

118 *Id.*, n° 694, 28 mars 1765, p. 84-89.

119 *Id.*, n° 792, p. 200.

120 *Id.*, n° 802, p. 211, cf. note 53.

121 *Id.*, t. 1er, n° 88, 6 janvier 1753, p. 120 (à Berendis) et n° 150, 7 juillet 1756, p. 232 (au comte de Büнау).

23 septembre 1766, il demande à son ami L. Usteri¹²² de l'accueillir un jour comme un pèlerin qui vient de Rome. Et le 8 août 1767, il signe "Winckelmann, pèlerin", une lettre à Mechel, dans laquelle il déclare¹²³ : "je voudrais finir ma vie en pèlerin, loin des honneurs et de l'argent". Quelle étonnante prémonition, puisque, quelques mois plus tard, il finissait sa vie en voyage, sous les coups d'un voleur. Là encore les références scripturaires à la condition de l'homme en ce monde sont évidentes : le Psaume XXIX, 13 : "je ne suis chez toi (David s'adresse à l'Éternel) qu'un étranger, qu'un passant", et surtout Pierre, 1ère Épître, II, 11 : "je vous exhorte comme des étrangers et des voyageurs", expression qui revient souvent dans la liturgie et les chants de la Réforme.

Dans deux de ses dernières lettres, Winckelmann s'invente une émouvante désignation, celle du "leichter Fussgänger", le piéton au pas léger, admirable image de l'étranger et du voyageur sur la terre, qui passe sans déranger, en marche vers l'éternité. "Personne n'a rien à se promettre après ma mort, car je quitterai ce monde, comme un piéton au pas léger, le visage joyeux, et pauvre comme je suis venu" (à Heyne, le 23 janvier 1768)¹²⁴. Et quelques jours après, le 6 février, à Francke, l'ami de Nöthnitz, qu'il a quitté il y a près de 13 ans et qu'il pense revoir enfin à l'occasion de son prochain voyage en Allemagne¹²⁵ : "Enfin, la paix viendra, au lieu où nous espérons nous revoir et profiter de nous... Après, je veux, comme un piéton au pas léger, quitter ce monde, comme j'y suis venu". Et avouant que cette perspective lui tire les larmes, il les dédie à "cette noble amitié qui vient du sein de l'amour éternel". Ainsi, dans cette lettre, se croisent une dernière fois les thèmes vitaux : l'amitié, la mer, la tristesse devant un destin d'étranger sur cette terre, et aussi la certitude d'être porté par l'amour éternel de Dieu. Le cercle s'est refermé : la lettre du 6 février 1768 rejoint celle du 6 janvier 1753 : "la grâce du Seigneur restera toujours en moi un monument éternel". Cette certitude ne l'a sans doute jamais abandonné ; elle le rejoint pleinement dans les derniers mois de sa vie.

De la "Stille" à la tristesse qui semble vouloir l'étouffer par moment, Winckelmann n'a cessé de porter la secrète blessure de sa conversion, ni de vivre la douloureuse difficulté de cette religion intérieure, de cette foi cachée, de cet abandon à la grâce, qui sont censés transcender les rites et les dogmes, les gestes et le "théâtre". Mais sans doute dans cet abîme sans fond, a-t-il puisé les intuitions qui lui ont permis d'échafauder un système d'analyse et une chronologie de l'art grec. Et il a peut-être investi dans son rapport si passionnément vivant avec les œuvres d'art ce besoin et ce potentiel de paix, de recueillement et d'adoration dont il avait perdu la source dans le pacte conclu en 1754 : il a troqué sa religion contre le sentiment religieux de l'art. Mais à l'heure où le destin prend le visage de l'angoisse de vivre et où s'annonce le terme du voyage, les dieux restent silencieux. Seuls les cantiques parlent de consolation, de secours, de force de vivre. Le rêve de l'impossible paix du cœur dispensée par les chefs-d'œuvre grecs trouve son expression poétique la plus parfaite chez Hölderlin, qui peut être considéré comme l'un des héritiers de Winckelmann et qui sera déchiré, jusqu'à la folie, entre la "Stille", qui est une raison d'espérer, et la tristesse de la mort des dieux, déjà annoncée par Schiller.

La folie de Hölderlin et la mort de Winckelmann sont les deux coups du destin qui viennent foudroyer ceux qui avaient tenté de retourner dans les sanctuaires de l'Élide. A

¹²²*Id.*, t. III, n° 801, p. 210.

¹²³*Id.*, n° 893, p. 302. Il s'agit du célèbre éditeur et graveur bâlois, Christian von Mechel (1737-1817), organisateur de la galerie impériale de Vienne au Belvédère.

¹²⁴*Id.*, n° 931, p. 357.

¹²⁵*Id.*, n° 936, p. 366.

la fin de *l'Histoire de l'Art*¹²⁶, Winckelmann médite devant la mer à l'horizon de laquelle disparaît pour toujours le navire qui emporte le rêve d'une impossible résurrection de l'Antiquité, dont la mort rend possible l'histoire. A la fin de son pèlerinage, Winckelmann attend, sur le rivage de Trieste, le navire qui le ramènerait vers Rome et ses statues, mais qui ne viendra pas, car la mort frappera avant. Étrange effet de miroir entre la page écrite et la page vécue.

La grâce, invoquée en 1753, l'avait bien convaincu que, si les dieux étaient morts, il pouvait leur demander cette part de paix, de recueillement, de joie intérieure, cette "Stille" où allaient se rejoindre son aspiration la plus intime et la plus profonde et la réponse venue d'un ailleurs qui prend tantôt le visage d'un Dieu transcendant, tantôt celui de la Beauté grecque. Sans doute a-t-il placé toute sa ferveur et toute sa force visionnaire dans la célébration de l'Apollon et du Torse du Belvédère. Mais à l'ami dans la peine, il confie sa consolation à une strophe toute naïve d'un cantique de Paul Gerhardt¹²⁷ :

Je n'ai pas jailli de moi-même, je ne me suis pas formé. C'est Dieu qui me façonne, et orne mon âme et mon corps, qui donne à mon âme, sens et intelligence, à mon corps chair et jambes. Celui qui a tant fait, il ne peut jamais, en son cœur et âme, me vouloir de mal.

¹²⁶G.K.A., p. 393-394.

¹²⁷Br., t. III, n° 628, 28 janvier 1764 (à Stosch).